

Une passion dévorante

Elle était là tout près, à quelques enjambées à peine. Elle m'apparaissait dans toute sa splendeur. On aurait dit qu'elle sortait de ma cage cérébrale. Il me semblait la connaître depuis toujours. J'ouvris la bouche, mais pas un mot n'en sortit. Elle souriait. Il semblait qu'à ses yeux, il n'y avait que moi. Elle était comme en admiration. Elle n'allait pas partir, ni filer au coin de la rue et courir pour rentrer chez elle dans la crainte que je la poursuive. Je souffrais de la chaleur et depuis un moment déjà, je transpirais à grosses gouttes. Je m'épongeais le front pour ne pas trop luire au soleil. Je soutenais avec peine son regard. Je me figurais presque qu'elle m'avait fait attendre toutes ces années pour ces retrouvailles inespérées. Combien de fois avais-je espéré être si proche d'elle et je n'arrivais pas à faire le moindre pas vers elle, approcher ma bouche de ses joues et venir la prendre dans mes bras ! Moi qui désirais tellement venir auprès d'elle ! Son apparition m'avait désarticulé. Son regard persistant me transperçait de part en part. Elle me faisait mal. J'avais presque envie de me cacher derrière l'arbre pour m'ôter de sa vue mais ça n'aurait pas fait bien sérieux. Maintenant qu'elle me contemplait, je me sentais mis à nu. Je n'avais plus le téléphone ni la page griffonnée pour me cacher à son regard. Pourquoi m'avait-elle écrit cette si longue lettre où elle me priait ardemment de venir la voir après toutes ces années ? Qu'avait-elle donc à m'annoncer de si important qu'elle ne puisse me dire au téléphone ou par écrit ? J'oubliai qu'elle en avait après moi. J'avais longtemps galéré à des années-lumière de ma belle mais là, il me semblait la retrouver pareille qu'au temps passé. Elle était là ! Elle n'approchait pas encore, c'était comme si elle cherchait à me photographier

Une passion dévorante

dans son esprit. Je prenais des bouffées d'air comme si mon être se dissociait, si mon âme cherchait à s'échapper pour venir recouvrir les épaules nues qu'elle me présentait. Elle tressaillit. Je commençais à avoir des fourmis dans les jambes et le soleil m'aveuglait à moitié. J'ai reculé contre le mur pour me mettre à l'abri de sa lumière en bénéficiant de l'ombre de l'arbre. J'étais ému. J'avais enfin ma récompense mais ça n'allait pas, je voulais me fondre en elle et j'avais peur que son corps me fasse résistance. J'avais tant délié ma langue par le passé que je voulais aujourd'hui me régaler de chacun de ses mots. Mais elle ne disait rien et je ne voulais pas rompre le magique de l'instant laissé blanc.

J'étais comme un jeune enfant, un petit oisillon désespéré que l'on a jeté hors du nid et qui fait cui-cui au bas du grand pin de peur qu'on ne le mange. Il aurait fallu que je me montre viril mais ça n'aurait pas pris longtemps. J'étais mal à l'aise de me trouver près d'elle, l'esprit vide sans inspiration. En fait, aucune fille n'aurait pu avoir le béguin pour moi. Elle, j'avais dû la marquer parce qu'elle était réceptive pour quelque obscure raison. Ô, je n'avais pas été son premier amour ! Mais après moi, elle n'avait plus jamais promis l'amour toujours à qui que ce soit. Elle n'avait sûrement rien conservé de notre liaison passée. Ce n'était pas possible qu'elle m'aimât encore. Il me semblait exploser de l'intérieur. Les arêtes du mur me pénétraient la chair mais je ne devais rien dire. Je sentais son amour me broyer les os alors qu'elle ne m'avait pas encore touché, pas même effleuré.

Il me semblait la voir approcher comme au ralenti. Je vis ses doigts monter vers mon visage, venir desserrer mes dents et aiguïser mes lèvres. Ensuite, sa bouche plongea sur moi. A son contact, mes lèvres se sont enflammées. Puis nos langues se sont trouvées pour éteindre l'incendie qui me ravageait. Alors seulement, je l'ai prise aux épaules mais elle était trop lourde pour que je la ramène vers moi. Avec regrets, je me contentais bon an mal an de caresser ses épaules nues.

Une passion dévorante

Des gouttes de transpiration descendaient de mes tempes et elle s'efforçait de les recueillir dans sa bouche en me baisant le visage. Elle agrippa mes cheveux en projetant ma tête en arrière pour m'embrasser encore plus fougueusement. Et brusquement, elle a retiré sa langue mais son visage tout prêt du mien, elle m'a transporté du souffle de sa voix.

« Promets-moi que tu ne me laisseras plus vivre loin de toi !

— Je préfère te savoir loin et épanouie que te voir te faner avec moi !

— Resplendis comme au premier jour et tu me verras toujours grandie par notre amour.

— Je n'ai plus d'énergie à offrir, je ne suis qu'un bois mort qui part au fil de l'eau.

— Hé bien, soit ! Je te porterai telle la rivière emporte les troncs d'arbres.

— Ne crains-tu pas que ton courant soit affaibli par ma charge ?

— Au contraire, c'est en toi que je puiserai la force d'aller plus loin.

— Et si sur un bras de rivière, tu me fais m'échouer ?

— Ce sera pour mieux te reprendre après.

— Ne chercheras-tu pas plutôt à me briser contre les rochers sur lesquels tu t'aiguisés sans cesse ?

— Il me faudra bien te malmener un peu pour t'endurcir.

— Et si je me noie en toi ?

— Plus tu t'enfonceras au plus profond de moi et plus je te ferai ressortir haut et vite pour que tu retombes encore plus lourdement ! »

Mes bras s'engourdisaient dans son dos dégagé. C'est elle qui me soutenait et je me laissais reposer contre ses flancs. Elle était à peine plus grande que moi. Heureusement, elle ne portait pas d'escarpins mais des sandales. Elle avait une robe toute fleurie, la peau délicieusement marbrée par le sable et le soleil. Elle a pris ma main dans la sienne, s'est échappée de moi et m'a forcé à la suivre. Je comptais les arbres devant lesquels nous passions quand elle s'arrêta devant une voiture et ouvrit la portière. C'est à peine si elle me présenta à ses

Une passion dévorante

parents en murmurant mon prénom. Je me suis engouffré à sa suite, sur la plage arrière en les saluant vaguement. Mais de nouveau, elle a suspendu ses lèvres aux miennes, me rassurant de son amour. Je ne comprenais pas trop ce qui m'arrivait. Je n'avais jamais été embrassé et pensais ne jamais l'être. Quand elle me laissa à l'air libre, je n'étais pas au bout de mes peines.

« Je t'aime, reprit-elle les yeux rivés dans les miens. »

Ma main s'engouffra dans son épaisse chevelure, prenant goût à m'en mettre plein les doigts. Quand je sentis qu'elle laissa sa tête s'abandonner dans le creux de ma main, je la descendis pour lui tenir fermement la nuque.

« Serre-moi dans tes bras, m'implora-t-elle. »

Je l'ai rapprochée de moi juste à peine portant mon autre main contre sa hanche juste à peine pour la glisser entre sa peau nue et la banquette.

« Souviens-toi. »

J'ai fermé les yeux. Mais ce qui me restait du passé n'était rien en comparaison de son abandon du moment.

« Parle-moi. »

Mais, je n'ai rien trouvé à dire.

« Dis-moi que tu m'aimes. »

Mes lèvres sont restées closes. Elle devait bien le sentir. J'ai retiré ma main de sa hanche. J'ai reculé ma tête de son visage pour mieux l'observer. Les lèvres entrouvertes, elle gardait les yeux fermés et cherchait ma bouche dans l'espace sans l'y trouver. Je la trouvais belle. Elle avait chaviré dans mes bras. J'ai plongé mes mains dans mes poches et j'ai fait pleuvoir sur elle des pétales de roses du matin. Je me suis rassis à ma place, l'esprit embrouillé d'un trop plein de bonheur. Mais elle reprit la charge et vint se serrer contre moi. J'entendis sa mère me dire combien sa fille avait souffert toutes ces années de notre éloignement. Je voulais bien la croire à la façon dont elle me volait des baisers. Elle ne pouvait pas mettre plus de passion qu'elle en avait à se porter sur moi. On s'est arrêté devant la villa. On a franchi le portique. On est montés main dans la main comme font les jeunes amants. Je me

Une passion dévorante

suis pincé mais je me suis fait mal. Désormais, je n'avais plus à l'imaginer, elle était bien là.

On est allé dans sa chambre, elle a baissé les stores. Elle a dessiné sur son genou les cheveux d'une femme avec le visage à peine esquissé. Pendant ce temps, j'avais comme l'impression de ne plus exister pour elle. Elle a mis Nirvana dans la platine laser et s'est tournée vers moi et sur le rythme endiablé, s'est déhanchée voluptueusement devant moi pour m'inviter à venir contre elle. J'avais envie d'elle, elle le savait, mes yeux ne voyaient plus que son corps. Mais chaque fois que je m'approchais d'elle pour la saisir, elle faisait exprès de m'échapper, grimpant sur le lit et j'étais trop épuisé pour la suivre dans son manège alors je la laissai m'émoustiller encore davantage. Elle se devêtit mais avant qu'elle ait fini son numéro, je m'étais assoupi. Quand je repris mes esprits, je sentis son corps nu s'agiter contre le mien qu'elle avait aussi déshabillé. Elle me faisait l'amour mais rien à faire quand la bête ne s'éveille pas, alors elle s'est retirée de moi. A moitié en pleurs, elle a téléphoné à son amie Danaé, j'ai posé ma main sur son épaule, laissant mon bras en travers de sa poitrine et me suis rendormi en position ventrale.

Au petit matin, on est allé sur la plage. Elle patageait dans dix centimètres d'eau. Elle semblait contrariée en observant le flux et le reflux des vagues sur le sable humide.

« Tu ne me désires plus, m'a-t-elle demandé sans me regarder.

— Je ne sais pas. Peut-être que j'attendais trop de cette rencontre. Maintenant qu'elle s'est produite, que l'émotion s'est dissipée, il n'y a plus ni magie ni espérance.

— Et toutes ces années que tu as passées à songer à moi, à me rappeler à ton bon souvenir ! Pourquoi aujourd'hui, fais-tu des manières quand ton rêve se réalise enfin, que je reviens vers toi ?

— Je m'étais habitué à l'idée de t'avoir perdue. Je ne pensais pas que tu reviendrais vers moi. Je me sens comme pris dans un étai. »

Elle s'est assise dans le sable humide en serrant ses genoux entre ses bras. Elle tremblait parce qu'elle se trouvait dans mon cône d'ombre et qu'un vent rafraîchissant soufflait. Le menton levé, elle me scrutait. Elle avait les yeux brillants. Elle m'a souri. J'ai vu sa poitrine palpiter comme si son coeur s'emballait tout seul. Mais plutôt qu'une crise de larmes, elle entama un monologue précipité. Elle me raconta le pourquoi de toutes ces années, mais je ne l'entendais pas, je ne la regardais même plus, j'avais relevé la tête et je regardais les reflets du soleil sur la mer à l'horizon. Alors, elle a tiré sur ma main pour m'obliger à m'agenouiller près d'elle.

« Dis, tu m'écoutes ?

— Oui, fis-je d'un air absent sans baisser mon regard sur elle.

— Mais qu'as-tu ? On dirait que tu es ailleurs, n'es-tu pas heureux d'être là avec moi ?

— J'ai perdu mes anciens repères. Aujourd'hui, je me rends compte que tu es une vraie personne.

— Tu aurais voulu que je reste la même jeune étudiante paumée d'il y a cinq ans ?

— Je ne sais pas. Au premier abord, tu m'as transporté mais maintenant...

— Qu'est-ce qui t'effraie, dis-moi ?

— Que tu m'acceptes pleinement à tes côtés, de devoir marcher avec toi, de devoir être avec toi, de savoir que je ne suis plus seul, que je dois faire quelque chose de ma vie pour construire ensemble.

— Je sais que tu n'as pas l'habitude d'être aimé, c'est pourquoi j'irai à ton rythme, je prendrai chaque miette d'attention que tu m'accorderas. Je te promets que si je te vois dépérir, te faner, te détruire, je m'en irai parce que je te veux seulement grandi par notre amour. »

Je ne lui répondis pas. Mais, mon esprit était un champ de bataille. Je n'arrivais pas à faire coïncider sur elle, l'idéal que j'avais gardé si précieusement. Durant toutes ces années, je n'avais pas eu de visage auquel me raccrocher et aujourd'hui, on me l'imposait avec un corps mais au lieu de m'éblouir, je

Une passion dévorante

me rendais compte qu'elle n'était qu'un être humain, une femme parmi d'autres, qu'avait-elle de plus, qu'avais-je donc imaginé !

Soudain, un voile s'est levé à l'horizon. Je l'ai aidée à se relever et on a marché en se tenant par la taille. Elle faisait fouetter ses cheveux au vent en secouant la tête. Comme elle sentait bon, mon aimée !

Le mistral se levait. Le ciel bleu se mêlait de gris, d'orange et de noir comme pour annoncer une passion brutale. Je la sentais au creux de ma main, complètement détendue. Elle déposa amoureusement sa tête au creux de mon épaule. On marchait le long du rivage et je me rappelais les paroles d'une chanson de Joe Dassin : « Et si tu n'existais pas... »

Les apparitions fantomatiques

Je ne parlais plus à personne. Je restais enfermé des heures durant à me balancer d'avant en arrière, cognant mon crâne contre le mur. On me mettait de la nourriture dans la bouche mais je ne l'avalais pas et elle retombait sur ma serviette. Souvent, je prononçais ton nom en boucle, de plus en plus vite. Je t'appelais à l'aide mais tu ne venais pas ! Les infirmières et les psychiatres me parlaient, je voyais leurs lèvres s'agiter mais je n'entendais pas leurs voix. On me mit plusieurs fois un stylo et du papier entre les mains mais comme le reste, ils tombaient par terre. A l'extinction des feux, j'étais comme un loup sans voix mimant un hurlement à la mort. L'obscurité faisait naître en moi des peurs irraisonnées. Je restais alerte guettant les ombres infernales du dehors qui se reflétaient sur les murs tamisés. Je voyais de moins en moins clairement ce qui se passait autour de moi. Perdant le contact avec la réalité environnante, j'émergeai lentement dans un autre lieu qui m'était inconnu. Ma vue s'est clarifiée et ma première image fut celle d'une jeune femme assez charpentée et intuitivement, j'ai senti que c'était toi ! Je te voyais déambuler des marches, sourire à des femmes et faire des mimiques aguicheuses à des hommes, parfois te retourner et marcher vers moi, me dépasser sans me voir puis reprendre ton chemin comme si de rien n'était. J'avais beau essayé de te retenir, mes mains passaient à travers ton corps. Je te suivais à la fac et je me couchais à tes pieds comme un chien auprès de sa maîtresse.

Quand le soir, tu pénétrais dans les draps, le visage tourné vers la lune, un peu nostalgique, je m'allongeais tout près et me laissais envahir par la mélancolie de ton regard. Comme j'aurais voulu dans ces moments là te faire signe que j'étais

Les apparitions fantomatiques

là, mais tu étais si détendue que pour rien au monde, je ne voulais troubler ta béatitude par une apparition fantomatique qui t'aurait glacé les sangs.

Je ne ratais jamais de te suivre dans le bain moussant. J'avais dans cet élément comme l'impression que ta peau m'offrait quelque résistance. D'ailleurs cela te démangeait à l'endroit même de mes attouchements. Je n'insistais pas pour qu'à force de te gratter, tu ne t'arraches la peau et n'en deviennes vilaine à porter des croûtes.

Tu faisais partie d'une bande de joyeux lurons, tu passais de l'un à l'autre au fil des mois. J'essayais de rejoindre la réalité quand l'un d'eux te faisait l'amour. J'avais trop mal dans ces moments-là. Je me sentais comme happé par les courants de l'enfer, je m'enlisais dans la moquette comme dans un marécage. Je voulais continuer de vous regarder malgré le mal que ça me faisait, surtout ne pas te lâcher des yeux. Faire abstraction de lui comme si ton orgasme venait de moi. Mais à peine en avait-il fini, s'égouttant la bête au lavabo, que tu lui disais que tu devais rentrer, te refusant à des prolongations câlines, ce que je prenais comme une peur ou un refus de tomber amoureuse. Et moi, je reprenais mes esprits, appartenance de mon corps subtil, j'avais une fois de plus échappé aux démons de la chair.

Je te suivais partout où tu allais et même dans la maison. Un soir, alors que tes parents tardaient à rentrer, tu es descendue te faire réchauffer un plat au micro-onde. Comme je me centrais souvent sur ton visage, je me suis retrouvé dans l'enceinte du four. Mes particules subtiles furent choquées et j'en fus très diminué. Ainsi, je ne pouvais plus te suivre à la fac, je me serais perdu dans les rues de Marseille, j'en étais malade de te voir partir chaque matin et devoir attendre que revienne le soir pour te revoir enfin.

Pendant tes trop longues absences, les zones ténébreuses m'envahissaient et les idées noires me gagnaient. Les succubes venaient se coller à moi pour profiter de ma passion. Je me gorgeais de prana pour me refaire des réserves et voir l'existence du bon côté. À peine m'étais-je rétabli, que de

Les apparitions fantomatiques

nouveau je fus traversé par un éclair, j'entendis la voix de maman au loin mais je ne voulais pas revenir dans l'autre monde où j'étais trop loin de toi. L'électrochoc avait une nouvelle fois annihilé mes facultés de déplacement et de recentrage. Il me fallut encore rester de longues journées à me repaître du prana pour recommencer à t'épier dans la ville.

Lisant un courrier qu'on t'avait adressé, tu m'as semblé profondément troublée. J'ai regardé par-dessus ton épaule la feuille de papier qui te tourmentait et j'ai reconnu l'écriture de maman. Elle te suppliait de venir à la clinique d'Annecy, que depuis deux mois, j'étais dans un état comateux que les médecins disaient irrémédiable et que toi seule pouvait encore me sauver. Mais tu ne supportais pas qu'on te dise ce que tu avais à faire et puis, tu avais ta vie à mener et tu ne pouvais pas te préoccuper de chacun des hommes que tu abandonnais au bord du chemin. Alors, tu demandas conseil à Danaé qui te répondit de ne rien faire, de ne pas intervenir, de seulement vivre ta vie.

Dans la matinée qui suivit, je t'accompagnais dans l'antre lugubre qui menait au cabinet d'un médium. Il y avait tellement d'esprits qui entouraient la mystérieuse femme que j'avais du mal à me frayer un chemin jusqu'à elle pour la posséder et parler de sa bouche. Mais à mesure que je m'approchais d'elle, je sentais qu'elle commençait à se nourrir de mes énergies vivifiantes. J'ai immédiatement tenté de m'enfuir mais elle avait déjà écartelé mon âme et je suis resté là, figé, comme pris au piège au milieu d'une toile d'araignée. Par sa bouche, des esprits t'ont parlé, les uns se sont amusés à te tourmenter sur la vie que tu menais à courir les boîtes, d'autres te disaient de suivre la direction de ton cœur. Quand tu es sortie de la séance, ton esprit était encore plus embrouillé qu'avant. Au travers de la vitre, je t'ai regardé disparaître derrière les grands pins, souhaitant ardemment qu'on me donne la chance un jour de te retrouver. Des jours et des nuits interminables où j'étais séparé de toi, où l'intensité de mon corps subtil déclinait inexorablement. Je